8° Y Pièce
12000

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS,

PAR M. BLANC (JEAN), AVOCAT.

ÉPIGRAPHES.

Nullius servilis sententiæ auctor.
TACITE.

Il marche dans sa force et dans sa liberté.
DUCIS.

BOURGES,
IMPRIMERIE DE A. BRULASS,
PLACE CROIX-DE-PIERRE, N.° 9.

SEPTEMBRE 1827.

Pièce
8° Ye
12000

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS.

Dita
8° Ye
12000

N° 62 0441 F/I

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS,

PAR M. BLANC (JEAN), AVOCAT.

ÉPIGRAPHES.

Nullius servilis sententiæ autor.
TACITE.
Il marche dans sa force et dans sa liberté.
DUCIS.

BOURGES,
IMPRIMERIE DE A. BRULASS,
PLACE CROIX-DE-PIERRE, N.° 9.

SEPTEMBRE 1827.

PRÉFACE.

L'Abolition de la traite des Noirs est un des actes les plus remarquables et les plus philantropiques des sociétés policées de l'Europe.

Cette émancipation a le double mérite de rendre l'homme à sa dignité première, en l'arrachant à l'avilissement où l'esclavage l'avait plongé, et d'anéantir un trafic également réprouvé par la Nature et la Divinité.

Quelle absurdité, en effet, de croire que l'homme, quelle que soit sa couleur, ait été destiné à devenir l'esclave d'une autre espèce d'hommes! La civilisation a dû élever l'un au-dessus de l'autre, et la raison nous apprend que les animaux seuls ont été créés pour les besoins et les plaisirs de la race humaine.

Ce qui doit nous confirmer dans cette opinion, c'est que l'homme blanc habitant de l'Europe et de l'Asie, l'homme noir et rouge indigène de l'Afrique, et les naturels cuivrés de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande, sont tous suscep-

tibles de s'élever progressivement à l'état de société et de civilisation, et que ce préjugé (que l'homme blanc a seul la raison en partage) a été propagé par les fauteurs intéressés de l'esclavage.

L'émancipation des Noirs était un sujet riche, grand, qui prêtait aux plus beaux développemens; aussi deux académies l'ont-elles proposé :

L'académie d'Amiens, il y a cinq à six ans, et celle des Belles-Lettres de Paris, en 1824.

Je l'ai envisagé sous le rapport de la morale, de la religion, de la politique et de l'humanité.

J'ai puisé dans toutes les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de l'Afrique.

C'est ainsi que j'ai mis à contribution Mungo-Parck, Mollien, Levaillant, Golberry, Brown, Grandpré, Lyon, etc., etc.

J'ai trouvé d'heureux et d'innombrables matériaux dans un écrit de l'abbé Grégoire (*la Littérature des Nègres*), ouvrage remarquable, et par la pureté du style et l'exactitude des citations.

J'ai extrait les passages les plus saillans des brochures où les forfaits des négriers sont signalés :

Le Cri des Noirs (Clarkson);

Des petites infidélités à infliger aux négriers (Grégoire);

Pétition contre la traite des Noirs (Morénas);

Relations des horreurs commises sur les Noirs (extrait du discours du duc de Broglie).

Enfin mes recherches se sont étendues jusques dans les voyages faits dans nos colonies.

J'ai ajouté un épilogue : c'est un hommage rendu à Petion et à Boyer.

Le second morceau du Recueil n'est qu'une traduction de quelques vers anglais gravés sur la tombe de Napoléon, ainsi que nous l'apprend un article de la Revue britannique.

Le troisième est une traduction d'un certain nombre de versets du livre d'Isaïe, pris çà et là.

Enfin, les quatrième et cinquième sont deux fragmens d'un petit poëme sur les Abeilles, qui n'est point encore terminé et qui ne verra le jour qu'autant que les extraits que je donnerai de temps en temps recevront du public un accueil favorable.

Loin de moi l'idée de donner quelque célébrité à mon nom, je n'en ai ni l'intention ni le talent; mon seul but a été de consacrer aux muses quelques momens de loisir, et d'offrir à mes

concitoyens quelques échantillons de mes travaux poétiques.

Trop heureux si j'ai pu mériter leurs suffrages!

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS.

ÉPIGRAPHES.

Nullius servilis sententiæ subsit.
TACITE.

Il marche dans sa force et dans sa liberté
DUCIS.

La nature outragée a reconquis ses droits;
Sa voix s'est fait entendre à l'oreille des rois,
Et des noirs Africains la race infortunée
N'est plus à l'esclavage à jamais condamnée.

Quel droit a consacré ce tribut criminel?
Ne sommes-nous pas tous enfans de l'Eternel?
Et sous le joug des Blancs, pour abaisser sa tête,
L'habitant de l'Afrique est-il né leur conquête?
Non, les hommes d'Europe et ceux du Sénégal
Au banquet de la vie ont tous un droit égal;
Jamais, dans sa famille, on ne vit un bon père
Rendre un de ses enfans l'esclave de son frère.

Aux yeux des fiers colons, les Africains proscrits
Furent toujours l'objet de leurs profonds mépris;
Ces hommes du Désert, loin de leurs doux rivages,
Eprouvaient tous les jours les plus sanglans outrages;
Et devant leurs bourreaux, effrayés et tremblans,
On les crut destinés à ramper sous les Blancs.
Mais, pour justifier leur affreux égoïsme,
Leur cruauté, ce joug, œuvre du despotisme,
Que leur reprochent donc ces hommes insensés?
Est-ce leur peau d'ébène et leurs cheveux frisés?
Les Africains, usant d'une juste revanche,
N'ont-ils pas à leur tour horreur de leur peau blanche?
Les Blancs ont peint en noir leur Tiphon odieux;
Les Noirs ont peint en blanc l'ennemi de leurs Dieux.

Veut-on de leur moral connaître la noblesse,
Que de traits généreux! que de délicatesse!
Fidèles serviteurs, amis tendres, discrets,
Leur cœur est un asile où dorment vos secrets.
Deviennent-ils l'objet d'un trait de bienfaisance,
Rien n'arrête l'élan de leur reconnaissance;
Et leur âme de feu guette l'heureux moment
De payer un bienfait par un beau dévouement.

C'est avec cet amour que, dans la colonie,
Les Noirs payaient les soins de Paul et Virginie;
Et toi, vieux serviteur, comme un père attentif,
Tu fixais sur leurs pas un œil toujours actif.

Dans leurs jeux innocens, loin du petit domaine,
Un jour, les étourdis, que le plaisir entraîne,
S'égarent; le soleil avait fini son cours;
Mais leurs mères, hélas! les attendaient toujours.
Plus de délais; tu pars, suivi du bon Fidèle;
Le chien cherche leur trace et ta voix les appelle;
Sans prendre de repos tu parcours les guérets,
Interroges les monts et l'écho des forêts;
Le bruit le plus léger te tient sur le qui-vive;
Tu prêtes au zéphir une oreille attentive;
Et, retrouvant enfin les folâtres amans,
Tu presses, sur ton cœur, ces deux êtres charmans.

Les belles actions sont aussi familières
A ces Noirs abreuvés d'injures journalières;
Souvent sur leurs tyrans ils versent leurs bienfaits,
Et se vengent ainsi des maux qu'ils leur ont faits.

Après s'être affranchi d'un honteux esclavage,
Un Noir fixe à son char la fortune volage
Par un travail constant sagement dirigé;
Tandis que son patron, dans les excès plongé,
Dissipant ses trésors, fruits odieux du crime,
S'était de l'indigence ouvert l'affreux abîme.
O sublime bonté d'un mortel généreux!
L'esclave qu'il rendit jadis si malheureux,
Qu'il accablait de coups, brisait dans les tortures;
D'un despote barbare, oubliant les injures,

L'enrichit de ses dons et semble heureux encor
Lorsqu'il voit son bourreau puiser dans son trésor.

Il a, de ses aïeux, les goûts simples, antiques;
Il a, dans ses foyers, ses vertus domestiques;
Et, pour un serviteur actif, intelligent,
Il se montre toujours généreux, indulgent.
Tendre époux, quel respect pour la foi conjugale!
Bon père, à sa tendresse est-il tendresse égale!

Il est ami des mœurs, il est sobre, pieux,
Et, même après leur mort, honore ses aïeux.
Lorsque de la famille un des membres succombe,
De larmes et de fleurs il va couvrir sa tombe;
Et du parent chéri, qu'enferme le cercueil,
Long-temps au fonds du cœur il conserve le deuil.
Il aime avec ardeur; mais sa mère chérie
Est le premier objet de son idolatrie.

Voit-il, dans l'œil du maître, éclater la fureur,
C'est pour sa mère, hélas! qu'il frémit de terreur :
Sur moi seul, lui dit-il, fais tomber ta colère;
Mais, au nom de ton Dieu, ne maudis pas ma mère.
L'équité sert de guide à cet être ingénu,
Et, pour lui, le mensonge est un crime inconnu.
Sur le tombeau d'un fils, idole de sa vie,
Une pauvre Négresse avec orgueil s'écrie :
O mort, tu l'as frappé, mais de la vérité
Ses lèvres n'ont jamais souillé la pureté!

Oui, le voilà ce Noir que, par de longs outrages,
On mit toujours au rang des animaux sauvages;
Moins brillant, il est vrai, mais plus simple et moins faux,
Blancs, il a vos vertus et n'a pas vos défauts!

Vient-il à secouer sa froide insouciance,
Il sait cueillir aussi les fruits de la science;
Au plus profond savoir il s'élève souvent;
Et le noir Angelo fut un homme savant.
Ce n'est jamais en vain que le malheur l'implore.
Noble hospitalité, c'est chez lui qu'on t'honore!

Triste et mourant de faim, près des murs de Ségo,
Au pied d'un arbre assis, le voyageur Mungo
S'attendait à passer, sous un épais feuillage,
La nuit que menaçait un effroyable orage.

Une femme s'approche et, voyant sa douleur,
S'attendrit sur le sort du pauvre voyageur;
« Quel destin, lui dit-elle, en ces lieux solitaires,
» T'a conduit, pauvre Blanc, du pays de tes pères? »
Parck lui peint ses malheurs, ses maux, et les dangers
Dont il est accablé sur ces bords étrangers;
La faim qui le tourmente et la soif qui l'embrase.
« Suis-moi, viens, malheureux, t'abriter sous ma case. »
Charmé de cet accueil, de ce ton familier,
Il la suit en silence au toit hospitalier;
Elle allume sa lampe et déroule sa natte :

« Couche-toi, maintenant, si le sommeil te flatte. »
Un poisson, un peu d'eau composent son repas,
Repas faible et frugal, mais pour lui plein d'appas.

Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière ;
Il oublie et ses maux et la nature entière.
Mais à peine Morphée a rafraichi ses sens,
Soudain, d'un chant plaintif, les sons attendrissans
L'éveillent ; il écoute ; un chœur compose et chanté
Sur lui, sur ses malheurs, cette chanson touchante :

Le vent mugit au sein des airs,
A flots précipités l'onde arrose la terre ;
Le pauvre Blanc, dans ces déserts,
Vient s'asseoir à l'abri du palmier solitaire.
Plaignons tous l'homme blanc et calmons son chagrin ;
Que sa douleur doit être amère !
Pour apprêter son lait il n'a point une mère ;
Sa femme n'est point là pour lui moudre son grain.

Noble amant de la gloire, a-t-on vu le génie
Briller dans la misère et dans l'ignominie ?
Peut-il prendre l'essor, lorsque dans l'avenir
L'espérance jamais ne vient le soutenir ?
Ah ! si l'Afrique encore offre un aspect sauvage,
C'est toi qui l'entretiens, odieux esclavage !
Loin d'orner ses côteaux, d'enrichir ses guérets
Des pampres de Bacchus, des trésors de Cérès,
Au lieu de dissiper l'ignorance stupide

Qui, depuis trois mille ans, couvre ce sol aride,
L'Européen franchit l'immensité des mers
Pour aller fomenter, au sein de ses déserts,
La discorde, la haine et les guerres sanglantes ;
Il colporte, en tous lieux, les liqueurs enivrantes,
Redoutable fléau, plus terrible cent fois
Que le serpent Boa qui rampe dans ses bois :
Pernicieux présens ! funestes bagatelles,
Causes de tant de sang et de tant de querelles !

Les Noirs, de la moisson ont fini les travaux
Et méditent soudain quelques projets nouveaux.
Un chef déterminé, dans l'ombre et le silence,
Observe ses vassaux, leur voit brandir la lance ;
Il calcule leur nombre, leur force, leur ardeur ;
Il ne rêve bientôt que combats et grandeur,
Et, pour faire un essai, cherche quelqu'aventure.

Armés jusques aux dents, par une nuit obscure,
Ils s'avancent sans bruit à travers la forêt ;
Pour quelques coups de main leur arme est en arrêt
Quelles horreurs, grands Dieux ! Ainsi [illegible] avides
S'élancent tout à coup [illegible] troupeaux timides,
Jettent l'effroi partout et vont au fond des bois
Déchirer en lambeaux leur victime aux abois ;
Tel, ces noirs ravisseurs, affamés de pillage,
Fondent, tous à la fois, sur un faible village,
Egorgent sans pitié hommes, femmes, vieillards ;

L'incendie et la mort volent de toutes parts;
Et, lorsqu'ils sont gorgés de vol et de carnage,
Ils traînent les vaincus dans un long esclavage.
Souvent les deux partis vendent les prisonniers
Après s'être livré des combats meurtriers;
Et ces infortunés, victimes gémissantes,
Sont conduits, par les Blancs, dans leurs maisons flottantes.
Là, quels excès, hélas! de tant de cruauté
Pourrai-je raconter la froide atrocité?

Ils arrivent à bord; quel accueil! ô scandale!
Attachés deux à deux, jetés à fond de cale,
Pendant un long voyage, et la nuit et le jour,
Ils sont ensevelis dans cet affreux séjour;
Sortent-ils quelquefois de leur prison obscure
Pour disputer aux vers un peu de nourriture,
Une chaîne cruelle, aggravant leurs tourmens,
Contre leur désespoir règle leurs mouvemens.

Le navire est-il plein? ô honte! ô barbarie!
Ces ilotes nouveaux, fatigués de la vie,
Occupent moins d'espace, en ce séjour de deuil,
Qu'ils n'en occuperont, un jour, dans le cercueil.
Couchés sur le plancher, nuds et chargés de chaînes,
Ils souffrent quelquefois des douleurs plus qu'humaines.

Faut-il, de leurs tourmens de plus affreux tableaux!
Entendez-vous sortir, de ces vivans tombeaux,

Ces cris plaintifs et sourds, poussés dans leur langage;
Au secours! Blancs! de l'air! cria d'horreur et de rage!

Les Noirs, depuis long-temps, vous les ont prodigués
Ces superbes dédains dont vous les fatiguez;
Vous n'êtes, à leurs yeux, que des antropophages
Qui, pour les dévorer, visitez leurs rivages.
Sur les eaux, disent-ils, les Blancs sont souverains;
Mais la terre est à nous; où sont les suzerains?
Souvent à l'improviste, ainsi que des pirates,
Ils viennent enlever nos fils à leurs Pénates,
Et, les traînant soudain sur leurs palais flottans,
Ils déchirent alors leurs membres palpitans.
Ils n'ont ni lait, ni grains sur leurs plaines mouvantes,
Et leur faim a besoin de victimes vivantes.

Semblables, pour la ruse, au chacal carnassier,
Ils viennent sur nos bords pour se rassasier.
C'est au Noir, cependant, c'est à sa docte école
Que le Blanc orgueilleux doit l'art de la parole;
Ces lieux, où l'esclavage élève ses bazars,
Sont l'antique berceau des sciences, des arts;
Dans les temps reculés, cette sauvage Afrique
Fut pour tous les savans une terre classique.
Et des Neuf Sœurs, Homère, immortel favori,
De ses grandes leçons jadis y fut nourri;
Hérodote et Platon visitèrent ces rives
Qui, du savoir humain, recelaient les archives.

Si l'Evangile un jour leur était révélé!
Vous, ministres d'un Dieu sur la croix immolé,
Qui des trésors divins êtes toujours si riches,
Volez dans leurs déserts, détruisez leurs Fétiches,
Prêchez, convertissez Musulmans et Païens,
Et répandez partout le culte des Chrétiens.
Après avoir reçu des lumières nouvelles,
Vous le verrez bientôt, ce peuple de fidèles,
Déchirer le bandeau qui l'a déshonoré
Et surgir du néant grand et régénéré.
C'est alors que, lancé sur un nouveau théâtre,
On verrait si pour lui la nature est marâtre.

Le berceau d'Apollon, la Grèce a vu long-temps
L'ignorance abrutir ses nombreux habitans;
Des beaux arts, par la suite, elle devint la mère;
Mais c'est après mille ans qu'elle a vu naître Homère;
C'est après un long cours de gloire et de revers
Que Rome, de Virgile, admira les beaux vers.

Treize siècles, enfin, t'ombragaient, noble France!
Sans qu'on eût, d'un beau siècle, entrevu l'espérance.
Le Grand Louis parut : siècles des temps passés,
Beaux siècles des Césars, vous fûtes éclipsés!

Naguères, dans les bois, errant à l'aventure,
Le Russe était voisin de l'état de nature;
Pierre vint; et bientôt, vainqueur à Pultava;

Au rang des nations son peuple s'éleva;
Son génie effaça sa grossière enveloppe,
Et ce peuple, avec lui, prit un rang dans l'Europe.

Laissez le Noir errer sur ses sables brûlans
Qu'il préfère à l'éclat de vos palais brillans;
Aux lieux où de sa vie a commencé l'aurore,
Il voit avec plaisir naître le soir encore;
Il aime la fraîcheur du villageois Tabba,
Les nobles palavers de son grand Baobad;
Là, souvent, il déploie une mâle éloquence,
D'un principe, avec art, tire une conséquence;
Avocat et plaideur, sans longueur et sans frais,
Un seul instant voit naître et finir son procès.

Laissez-le à ses déserts, à ses arides plaines;
A son ciel dévorant, à ses sources lointaines;
En corps de nations qu'il puisse s'établir,
Par ses talens, un jour, qu'il veuille s'ennoblir,
Et bientôt on verra cette stérile terre
Enfanter, à son tour, son Rousseau, son Voltaire,
Un Perrault, architecte et savant à la fois,
Pour élever aussi des louvres à ses rois.

. . . .

Mais non, l'Européen l'enlève à sa patrie;
Il jette le dégoût dans son âme flétrie;
Pour quelques pièces d'or le livre à des bourreaux

Qui le courbent, aux champs, sous le joug des taureaux;
Et le malheureux Noir, jouet de leurs caprices,
Perd quelquefois la vie au milieu des supplices.

Dévoilerai-je ici des forfaits inouis
Qu'en un profond mystère on croyait enfouis?
O monstres odieux! Non, de telles annales
N'ont jamais dégradé les peuples cannibales!
Voyez-vous ces forbans, ces lâches négriers
Transporter sur les mers ces Noirs, leurs prisonniers,
Que, d'un joug abhorré, les traites affranchissent!....
Mais, quoi!.... dans le lointain quelles voiles blanchissent!....
Est-ce un vaisseau, l'effroi des affreux attentats
Que les rois ont proscrit du sein de leurs états?
De ces vils assassins vient-il punir les crimes?
Vient-il, de leurs tyrans, délivrer les victimes?
On observe.... on s'agite.... O terreur! ô revers!
C'est un vaisseau royal.... c'en est fait des pervers;
Comment fuir le danger?.... le navire s'avance....
Plus d'ancre de salut.... leur supplice commence.
Mais quel trait de lumière, ô bonheur! Ces tonneaux
Pleins de Noirs entassés.... engloutis sous les eaux....
Ils ont dit : Ces cercueils, lancés dans les abîmes,
Ont sauvé les brigands en dérobant leurs crimes.

Dirai-je les horreurs dont le lâche colon
A souillé si long-temps la terre de Colomb?

Tous les jours, dans les bois, son refuge ordinaire;
Un esclave fuyait un maître sanguinaire;
Mais, pour donner la chasse à ces Noirs déserteurs,
Carrel alla chercher des chiens dévorateurs;
De l'île de Cuba la meute antropophage,
De Saint-Domingue à peine a touché le rivage,
Et, pour mettre à l'essai ces voraces limiers,
Malheur aux Africains qu'on trouva les premiers.

Déplorables effets d'un exemple funeste!
Et l'enfance timide, et la femme modeste,
Dont le cœur est enclin aux plus doux sentimens,
Ne se faisaient qu'un jeu des plus cruels tourmens.

Un Noir, expert dans l'art de la pâtisserie
(Quel art est étranger à sa vaste industrie),
Dans ses gâteaux, un jour, oublia son talent
(Comme nous quelquefois le Noir est indolent).
Souillerai-je mes vers du trait le plus infâme?
Cet être infortuné, par l'ordre d'une femme
Dont il avait, hélas! trompé le goût blazé,
Fut jeté, tout vivant, dans un four embrasé.

Là, du coq matinal le chant fier et sonore
N'annonçait plus alors le lever de l'aurore;
C'était, des Africains, les longs gémissemens;
C'était des fouets cruels les affreux sifflemens.
Quoi, vous le torturez! mais il est si paisible;

Mais il a, plus que vous, l'âme noble et sensible;
Il connaît le malheur et devient son appui.
O Parck! c'est encore toi qui vas parler pour lui :
« Ce n'est pas sans chagrin qu'après un long voyage,
» Après mille dangers, dans un pays sauvage,
» Je quittai ces bons Noirs; par les plus tendres soins
» Ils avaient quelquefois soulagé mes besoins.
» Le soir, étais-je las.... leur pitié tendre et douce
» Me préparait un lit de feuilles et de mousse.
» Avais-je soif.... soudain, du plus prochain ruisseau,
» Dans le creux de leurs mains ils m'apportaient de l'eau.
» Des prières, des vœux.... voilà la récompense
» Que je pus leur offrir pour tant de bienveillance.

Tel est cet homme, enfin, dont on dit tant de mal,
A qui l'on donne à peine un instinct animal.

Barbares! quels talens pourrait donc faire éclore
Cet être infortuné que le chagrin dévore,
Qui, dès le point du jour, courbé sous les fardeaux,
Battu, mourant de faim, surchargé de travaux,
Ne peut, même la nuit, avoir assez de terre
Pour goûter, dans son bagne, un repos salutaire,
Et n'aperçoit jamais, dans son malheureux sort,
Qu'un opprobre éternel, des tourmens et la mort.
Il ne reverra plus sa natale demeure;
Sous un joug odieux, esclave, il faut qu'il meure;
Il faut que ses sueurs, des avares colons,

Jusqu'à son dernier souffle, engraisse les sillons.

Cependant ils ont dit, ces Noirs de Saint-Domingue,
Conformés comme nous, de nous qui les distingue,
Ces Blancs impérieux? Sont-ils nés plus parfaits?
Dieu fût-il, pour eux seuls, prodigue de bienfaits?
Ces chefs-d'œuvre nombreux, ouvrage du grand Etre,
N'avons-nous pas comme eux, appris à les connaître?
Ils commandent, hélas! et c'est nous qui servons;
Ils présentent le joug et nous le recevons;
Et quoique ses égaux, cette race superbe,
Nous foule sous ses pieds comme de vils brins d'herbe.
Mais de nous opprimer qui leur donne les droits?
Est-ce comme plus forts ou comme plus adroits?
Nos membres sont nerveux, notre corps est robuste;
Quand nous portons des coups, nous savons frapper juste;
Nous n'avons pas, comme eux, un ton dur, menaçant;
Notre air est tendre et doux, notre œil vif et perçant.
Nourris dans les déserts de la Zone Torride,
Dans nos veines circule un salpêtre fluide;
Nous sommes, à la course, aussi prompts que légers;
Nous savons, aux combats, mépriser les dangers.
Si, de notre côté, la fortune un jour penche,
Ne doivent-ils pas craindre une juste revanche?
Nous pouvons, dans leurs seins, verser de noirs poisons,
Et dans leurs magasins secouer les tisons.
De quoi se plaindront-ils, si, dans leurs flancs perfides
Nous enfonçons aussi nos poignards homicides?

Les Noirs se sont vengés : s'ils ont été cruels,
Vous les aviez instruits ; sont-ils si criminels ?
Ils ont assez long-temps souffert l'ignominie ;
Et depuis deux cents ans, de votre tyrannie,
N'ont-ils pas éprouvé tous les raffinemens ?
Blancs, vous avez reçu de justes châtimens !

Quand, pour calmer, de l'or, la soif qui vous domine,
En vain, pendant le jour, dans le fonds d'une mine,
L'esclave, sous les yeux d'un surveillant brutal,
Arrachait à la terre ce funeste métal,
Pour le récompenser de ses longues fatigues,
Des coups, voilà le prix dont vous étiez prodigues.
Par d'horribles excès, vous outragiez les mœurs ;
Et vos cœurs inhumains riaient de leurs clameurs.

Des bords du Sénégal, la Négresse venue
Aux regards d'un Crésus, offerte toute nue,
Ainsi qu'un vil troupeau, dans un marché public,
Devenait un objet du plus honteux trafic.
Cependant cette femme est modeste et pudique ;
Jugez de sa douleur, quand, pour un prix modique,
Elle tombe au pouvoir d'un maître impérieux
Qui, sur elle, assouvit ses goûts luxurieux ;
Mais qui, bientôt lassé de ses faveurs serviles,
Sans pitié, la relègue aux charges les plus viles,
Et souvent, de sang froid, est l'infâme assassin
De l'esclave et du fruit que renfermait son sein.

La Négresse a pourtant tout ce qu'il faut pour plaire
Quand l'éducation et la guide et l'éclaire ;
Un port majestueux, de l'esprit, de beaux yeux,
Une aimable gaîté, l'air doux et gracieux,
Un double rang d'ivoire, une bouche vermeille,
Un organe qui charme et le cœur et l'oreille,
Cette ingénuité, ce sourire divin
Que dans la femme blanche on chercherait en vain ;
Jamais son pied mignon, présent de la nature,
Ne fut dans un soulier formé par la torture.

Cette belle, parée avec simplicité,
Possède de la grâce et de la dignité ;
Sa parure modeste avec art est placée
Sur ses formes d'ébène et sa taille élancée ;
Ses cheveux relevés sont bouclés avec goût ;
Et le goût le plus pur se fait sentir partout.
D'agréables talens la distinguent encore ;
Elle excelle dans l'art chéri de Terpsichore ;
Et souvent, de sa voix les accens enchanteurs
Ont, au sein des concerts, charmé ses auditeurs.

Bons Noirs, au joug des Blancs cessez de vous soumettre ;
Dieu même n'est qu'un père et n'agit pas en maître ;
Et contre ses enfans s'il lui plaît de sévir ;
Il les punit soudain, mais sans les asservir.

Des maîtres ! droits affreux aux droits divins contraires !

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Aux yeux de l'Eternel tous les hommes sont frères.
L'homme en captivité n'a plus ni feu ni lieu;
Il n'a plus de patrie, il n'a pas même un Dieu;
Il ne peut être époux, il ne peut être père;
Le désordre, voilà le seul bien qu'il espère.

Rois du Monde, jadis les Grecs et les Romains
Abusaient quelquefois de ces droits inhumains;
Des esclaves à Rome, à Sparte des ilotes,
Souffraient aussi le joug des plus affreux despotes;
Et quand ces conquérans plaçaient l'homme si bas,
C'était un droit acquis par le sort des combats.
Souvent au champ d'honneur, en exposant leur vie,
Ils voyaient à leur tour leur liberté ravie;
Prisonniers, sous le joug ils étaient entraînés.
Mais où sont vos dangers quand vous les enchaînez?
Le point d'honneur n'est rien dans votre âme perverse,
Et l'homme n'est pour vous qu'un objet de commerce.

Le Noir dès sa naissance est stupide et méchant :
Jamais vers un but noble a-t-il eu du penchant,
Répètent chaque jour ses détracteurs perfides?
Voyez-vous, disent-ils, ces brigands homicides,
Dessaline et Christophe, et cet affreux carnage
Qui d'Haïti long-temps a rougi le rivage?

N'a-t-on pas vu les Blancs, au sein des grands manoirs,
Plus féroces encor que ne le sont ces Noirs?
Cromwel ne fut-il pas un monstre régicide?

Le fils de Charles-Quint, un tigre infanticide?
Du pouvoir absolu tel est l'affreux écueil;
Un despote sans frein répand toujours le deuil;
L'autorité sans borne aveugle, endurcit l'homme....
Elle fit Charles-Neuf, donna Tibère à Rome.

Mais, sous un homme illustre, on vit les Africains
Devenir tout à coup d'heureux républicains :
Sous ce législateur tout prit une autre face;
D'un honteux esclavage il effaça la trace;
Le Noir vint adorer le Dieu de l'Univers
Dans ces lieux où naguère il dormait dans les fers;
Et ces gibets affreux, instrumens de vengeances,
Ont fait place aux palais des arts et des sciences.
Avec de sages lois le commerce fleurit;
Des longs malheurs publics la source se tarit;
Et d'hommes éclairés la patrie enrichie,
Voit l'ordre succéder à l'affreuse anarchie.

Toi, qui fus si souvent le fléau des humains,
De leurs cœurs quelquefois tu connais les chemins,
Albion, de ton sein tu bannis l'esclavage;
Pour ton histoire, un jour quelle brillante page!

O prodige! ce bill si long-temps attendu,
Ce mémorable bill est à peine rendu,
Qu'un rayon du soleil, entr'ouvrant le nuage,
Semble envoyé du ciel comme un divin hommage.

Peuple blanc, abandonne un commerce infernal;
Que la raison humaine, élevant son fanal,
Entre les fils d'Adam ramène l'équilibre,
Et que les Noirs enfin respirent un air libre.

Ah! depuis dix-huit ans que le sol d'Haïti
Au joug Européen n'est plus assujetti,
Depuis qu'à son profit le Noir propriétaire,
De l'immortel Colomb a fait valoir la terre,
Cérès fait dans ses champs ondoyer ses épis;
On voit des verds gazons s'élever les tapis;
Aux soupirs douloureux, à la sombre tristesse,
Succèdent en tous lieux des transports d'allégresse.

Ce n'est plus maintenant pour l'homme au cœur d'airain
Que le Noir du Congo cultive son terrain;
Il s'est enfin soustrait à ce joug qui révolte;
C'est pour lui qu'il travaille; et s'il sème, il récolte.
A son gré, de Morphée il goutte les pavots;
On ne lui ravit plus le fruit de ses travaux.

Souverains (vainement l'avarice en murmure),
Vous avez entendu le cri de la Nature;
Le siècle libéral marche à pas de géant;
Et l'esclavage enfin rentre dans le néant.
Voilà les résultats de la philosophie;
En éclairant le monde, elle le vivifie,
Et son divin flambeau, dans le sein des congrès,

De la philantropie active les progrès.

La traite est abolie; ainsi, dans sa patrie,
Le Noir peut exercer son heureuse industrie,
De son corps musculeux déployer la vigueur;
Il n'a plus d'un despote à craindre la rigueur;
Qu'il coule désormais des jours purs et prospères;
Elève ses enfans, dorme près de ses pères.

Toi, qui souvent pour lui, généreux écrivain,
Déployas les trésors de ton esprit divin,
Grégoire, tous les jours, dans son naïf langage,
On entendra le Noir t'offrir un doux hommage.
Eh! qui le défendit avec plus de chaleur?
Qui fit connaître mieux ses vertus, sa valeur,
Et sapa comme toi ces préjugés barbares
Créés et répandus par des hommes avares?
Illustres orateurs qu'enferme le tombeau,
Franklin, savant Raynal, éloquent Mirabeau,
Philantropes du jour que l'injustice offense,
Et qui des Noirs sans cesse avez pris la défense,
D'une liberté sage immortels vétérans;
Toi, qui de l'Amérique as chassé les tyrans,
Lafayette, et vous tous dont les efforts sublimes
Ont au joug à venir soustrait tant de victimes;
Pour vous, jusques aux cieux, les Noirs reconnaissans
Ont fait de leur amour parvenir les accens.
Liberté! Lafayette! oui, ces noms, avec gloire,

Arriveront ensemble au temple de mémoire.

Et toi nouvel Henri, toi que la France adore,
Qui d'un règne si doux nous annonce l'aurore,
Et qui portes déjà ce surnom plein d'attraits
Qu'à ton aïeul jadis ont donné les Français,
Le Bien-Aimé; grand roi, ton âme philantrope
Est en faveur des Noirs d'accord avec l'Europe;
Non, tu ne voudrais pas qu'au sein de tes états
L'Africain fût le seul qui ne te bénit pas.

Le Monde un jour dira : Ce prince auguste et sage
A protégé la charte et banni l'esclavage.

ÉPILOGUE.

Illustre président d'un peuple jeune encore,
Qui d'un si vif éclat brille dès son aurore,
Dont le mâle courage, en chassant ses bourreaux,
A fait d'un peuple esclave un peuple de héros,
De ces vers faits sans art daigne accepter l'hommage,
Implacable ennemi de l'infâme esclavage;
Je peins votre bonté, vos talens, vos vertus;
Je vais voir à vos pieds vos tyrans abattus,

Et le Noir habitant des déserts de l'Afrique
Repeuplant à son tour les champs de l'Amérique,
Non plus, comme jadis sous un joug abhorré,
Vers la terrre courbant son front déshonoré,
Mais libre, indépendant, levant sa tête altière,
Environné déjà d'une vive lumière,
Formant un peuple enfin qui sent sa dignité
Et marche dans sa force et dans sa liberté.

Quel avenir brillant! à quelle destinée
Peut arriver un jour cette île fortunée!
Ainsi Rome parut, s'embellit, se forma;
Petion est Romulus et Boyer est Numa;
Elle aura quelque jour un Caton, un Emile,
Un Scipion peut-être.... un Horace, un Virgile;
Et bientôt on verra ces hommes des déserts,
Que l'on couvrit naguère et d'opprobre et de fers,
Surpasser en talens, en lumière, en courage,
Ceux qui les ravalaient à la brute sauvage:
On verra leurs vaisseaux fendre les flots amers,
Franchir d'autres détroits, découvrir d'autres mers;
Et rapporter enfin, au sein de leur patrie,
Les trésors du commerce et ceux de l'industrie.